Culture & Société

Interview

«Ils recherchent une forme d' autonomie»

Entre émoticônes et selfies, le discours des adolescents s'exprime par l'image. Thu Trinh-Bouvier décortique ce phénomène, qu'elle a nommé Pic speech

Rebecca Mosimann

Instagram, Snapchat, Facebook ou encore WhatsApp: sur les réseaux sociaux comme sur les applications mobiles, les 14 à 23 ans créent leur propre langage: vidéos de quelques secondes, photos éphémères, smileys qui éclatent de rire ou en sanglots sont autant d'outils à disposition pour exprimer leurs émotions, loin des formes d'échange de leurs parents. La Française Thu Trinh-Bouvier, sociologue de formation et experte en communication digitale, propose une grille de lecture pour mieux appréhender cette nouvelle forme d'expression, qu'elle nomme Pic speech.

Thu Trinh-Bouvier
Auteure
de «Parlez-vous
Pic speech?»

Qu'entendez-vous par Pic speech?
C'est le nom que j'ai donné à ce nouveau langage utilisé actuellement par les jeunes de 14 à 23 ans. Via les smartphones, il permet d'être en lien en permanence et de manière très intense à travers une communication centrée sur l'image. Grâce aux applications mobiles et aux réseaux sociaux, les jeunes explorent d'autres formes d'expression avec le plaisir de mélanger différents types de contenus, comme des vidéos courtes, des images auxquelles ils ajoutent du texte ou du dessin.

L'image a-t-elle surpassé le texte?
Je ne serai pas aussi catégorique que ça. J'ai plutôt l'impression qu'il y a un lien très étroit entre l'un et l'autre. Lors de mes entretiens, beaucoup de jeunes m'ont dit que le mot était important, qu'il contextualisait l'image de manière simple. Sur Instagram, par exemple, en géolocalisant l'endroit pris en photo, le texte apporte une information complémentaire dans la légende.

Comment les jeunes utilisent-ils les émoticônes?
Ils sont là pour dire dans quel état d'esprit et d'humeur on envoie le message. Ils accompagnent le texte et lui donnent une tonalité affective. Parfois, un SMS sans émoticône peut être interprété comme agressif. On constate à quel point leurs échanges sont chargés émotionnellement.

Quelles sont les applications les plus en vogue chez les adolescents?
On a constaté ces derniers mois l'explosion de Snapchat. Elle permet d'envoyer des images éphémères. Chaque application a son univers esthétique. Snapchat repose sur l'humour potache. L'expression y est spontanée. Pour certains, il remplace même les SMS.

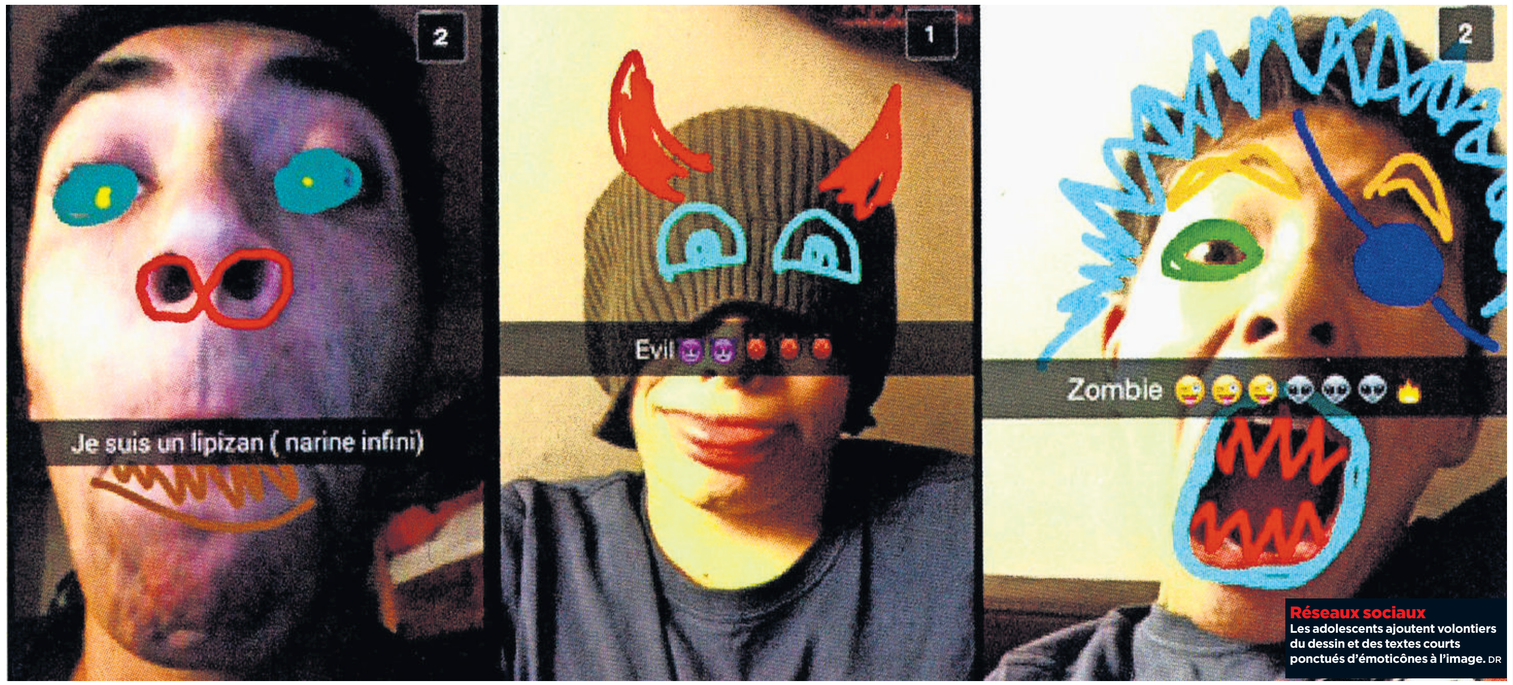
Ce nouveau langage est-il une tentative d'émancipation?
Oui, il s'inscrit dans une recherche d'autonomie et d'un espace d'expression avec ses propres règles. Il n'est pas toujours compris des adultes, qui peuvent le regarder avec condescendance, car les jeunes ont parfois un rapport décomplexé avec l'orthographe ou la grammaire.

Quel rôle joue Facebook?
Selon une récente étude américaine, il reste le principal réseau de la représentation sociale au sens large, qui peut inclure les parents et la famille. Sur les messageries instantanées de type Instagram et Snapchat, où les adultes sont moins présents, les jeunes instaurent une relation plus personnelle au sein de leurs groupes, avec leur propre mode d'expression.

Leur rapport au corps apparaît décomplexé, notamment avec l'usage effréné des selfies.
Ils maîtrisent progressivement les représentations d'eux-mêmes. L'apprentissage se fait entre le collège et le lycée. Les plus jeunes ont tendance à poster sur Facebook beaucoup de selfies. Les jeunes filles organisent d'ailleurs des séances shooting ensemble. En grandissant, il y a une prise de conscience et un contrôle de son image. Certains demandent de retirer des photos ou de ne pas mentionner leur nom sous un cliché posté sur Facebook.

Y a-t-il autant d'autodérision que de narcissisme?
Oui. Ils explorent ces deux parties d'eux-mêmes: à travers l'humour ou au contraire avec un côté très esthétisant dans le traitement des photos, en utilisant des filtres par exemple. Ils sont conscients que s'ils se montrent toujours sous leur meilleur jour, on peut aussi se moquer d'eux. Ce regard décalé sur eux-mêmes se traduit par des selfies avec des grimaces ou des *duckfaces (ndlr: moues imitant le bec d'un canard)*.

Quelles sont les règles qui régissent leur communauté?
Comme ils sont toujours à la limite du privé et du public, un des facteurs déterminants est la confiance. C'est à partir de ce critère qu'ils vont ou non envoyer une photo décomplexée ou personnelle via Snapchat à leur meilleur ami. Ils créent ainsi des cercles plus ou moins proches d'amis dans ce rapport de confiance. Beaucoup d'entre eux m'ont dit qu'ils gardaient aussi un grand nombre de photos pour eux, comme un journal intime. Il existe ainsi une relation très personnelle à l'image, qui nourrit un dialogue intérieur.



Réseaux sociaux
Les adolescents ajoutent volontiers du dessin et des textes courts ponctués d'émoticônes à l'image. DR

En chiffres

67% d'adolescents de 17 ans ont déclaré ne pas poster sur Internet des publications susceptibles d'être préjudiciables pour leur futur.

75% des messages qu'envoient les adolescents plusieurs fois par jour sont destinés à leurs amis. Seuls 24% sont envoyés à leurs parents.

700 millions de *snaps* (photos éphémères produites avec l'application Snapchat) par jour sont envoyés. 50% des utilisateurs ont entre 13 et 17 ans.

1,8 milliard de photographies sont partagées chaque jour dans le monde, un chiffre qui a été multiplié par cinq en l'espace de deux ans.

«Parlez-vous Pic speech?»
Thu Trinh-Bouvier
Ed. Kawa, 128 p.

Le film d'animation «Ma vie de Courgette» prend vie dans son décor de poupée

Cinéma
Le tournage de «Ma vie de Courgette», film de Claude Barras, touche à sa fin. Reportage

C'est un travail de titan. L'après-midi est à peine entamé, et cela fait déjà des heures que l'animateur triture les bouches et les paupières de Courgette, qui fait voler son minuscule cerf-volant par la fenêtre de la minuscule voiture de Raymond. Il en faut de la persévérance pour montrer, rien qu'avec le regard dans le rétroviseur, l'inquiétude du gendarme pour ce petit bonhomme qui vient de vivre un moment tragique. L'animateur change minutieusement, image après image, les sourcils de la marionnette au squelette métallique et au corps articulable. A la fin de cette journée d'avril, l'artiste aura permis à *Ma vie de Courgette* d'avancer de trois secondes. Chacune d'entre elles compte douze images. Le tournage, qui touche à sa fin, aura duré un an.

Max Karli
Producteur et
cofondateur de Rita
Productions à Genève

Claude Barras
Réalisateur du long-
métrage d'animation
«Ma vie de Courgette»

Ce long-métrage d'animation du Romand Claude Barras, produit par les Genevois de Rita Productions, est un film d'émotion plus que d'action. Et elle agit dès la lecture du pitch: Courgette, surnom d'un courageux petit garçon, vient de perdre sa maman, alcoolique et violente, dans un accident. C'est le gendarme - Raymond donc - qui le conduit au Foyer des Fontaines, où il rencontrera d'autres enfants comme lui.

«Quand j'ai lu *Autobiographie d'une Courgette,* de Gilles Paris, j'ai immédiatement pensé à *Rémi sans famille*, un film qui m'avait marqué petit, explique Claude Barras. J'ai eu envie d'offrir cette émotion aux enfants, dans un conte réaliste.» Et dans un rendu moins lisse et davantage artisanal que ce qu'offre l'animation 3D, en numérique. «D'où le choix du *stop motion*, qui est l'une des techniques les plus compliquées. On ne peut pas revenir en arrière, on ne peut rien insérer.»

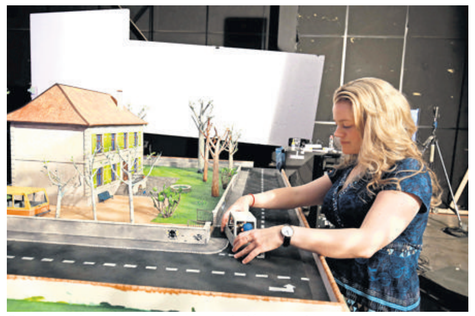
Une trentaine de professionnels se sont installés dans ces studios de la banlieue lyonnaise, où est regroupé un pôle lié à l'image. Neuf plateaux sont consacrés aux décors de *Courgette*. Pour cette scène à la neige, deux chalets ont été construits: l'un en miniature, pour les vues saisies au loin, et un autre pour les scènes rapprochées. On traverse un paysage sur lequel Courgette vient de briser la glace d'un lac gelé pour y faire naviguer son bateau en papier. Un peu de cire, du gel bleu, et voilà qu'on frissonne à l'idée du danger qui l'attend.

Un accouchement difficile
«C'est comme un accouchement: si on savait ce que cela représente, on ne se lancerait pas, souffle Max Karli, de Rita Productions. Mais j'ai découvert un monde fantastique. Les animateurs qui donnent vie à ces marionnettes sont des magiciens. Jamais je n'aurais imaginé cet univers de précision, de patience.» Ces quelques envoûteurs s'arrachent, pour les films de Tim Burton ou pour les productions Aardman (*Wallace et Gromit*). «Actuellement, il n'y a que quatre tournages du genre dans le monde.»

Puisque les animateurs ne font que des sauts de puce sur le tournage et qu'ils sont parfois jusqu'à quinze à travailler en même temps, leur cheffe veille à attribuer une attitude à chacun des douze personnages et à la tenir intacte jusqu'à la fin. «Les scènes les plus difficiles sont celles où ils se retrouvent tous ensemble. Chacun doit conserver sa personnalité. Et si on oublie une marionnette, elle redevient poupée», note Kim Keukeleire.

Chaque action est décortiquée pour coller au plus près de la réalité. Que fait le buste lorsqu'on s'assied? Comment Raymond doit-il tenir son volant? D'ailleurs, ce sont les bras qui cassent en premier. Heureusement, la «clinique des marionnettes» en a toujours quelques-uns en réserve. «Ces petits protagonistes doivent être neufs comme au premier jour», explique Christine Polis, en charge de la manutention, pendant qu'elle donne un coup de frais à l'une des neuf versions de Courgette, doté du don d'ubiquité pour être sur tous les plateaux à la fois. Ce soir-là, comme tous les soirs depuis un an, Christine Polis rangera le héros et ses amis «dans leur boîte à dodo». C'est à l'écran, en automne 2016, qu'ils prendront réellement vie. **Anna Vaucher**

Dans le «stop motion», chaque geste des marionnettes requiert des manipulations précises et nombreuses, au rythme de 12 images par seconde.



Selon les scènes, les décors changent d'échelle et les personnages existent donc en plusieurs tailles. Mais tout doit rester manipulable. LUCIEN FORTUNATI

«Solaris» outrepasse toutes les frontières lyriques

Critique
L'Opéra de Lausanne a présenté ce week-end en création suisse une adaptation du célèbre roman de S.F. Critique

Après avoir été un roman atypique de science-fiction, prétexte à des films marquants, *Solaris* est devenu cette année un objet lyrique difficilement identifiable. Après sa création à Paris et à Lille, l'opéra-ballet de Dai Fujikura (musique) et Taburo Teshigawara (mise en scène, chorégraphie, livret, décors, costumes, lumières) a fait halte, vendredi et dimanche, à l'Opéra de Lausanne pour deux représentations, orchestrées par l'Ensemble intercontemporain, dirigé par Erik Nielsen, et avec une distribution éblouissante.

Nul ne revient indemne du voyage vers Solaris. D'ailleurs les protagonistes à l'issue du roman de Stanislas Lem restent dans leur station orbitale, prisonniers de l'attraction étrange de l'océan organique qui recouvre cette planète. Cette forme de vie insondable aura pourtant réussi à matérialiser les souvenirs les plus intimes des astronautes. Ainsi, le héros Kris Kelvin voit apparaître la «copie» de son ex-femme Hari, qui s'est donné la mort dix ans auparavant.

Un huis clos étouffant, avatar moderne du *Pelléas et Mélisande* de Debussy, se noue alors entre Kris, amoureux de Hari qui refuse sa condition, Snaut, le scientifique devenu fou, et le fantôme de Gibarian, occupant déjà vaincu par ses «visiteurs».

Pour partager la torture psychologique des personnages, il y a d'abord l'épreuve silencieuse d'un brouillard en 3D, qui déboussole les rétines. Puis vient l'épreuve sonore de la musique de Dai Fujikura, fascinant magma, visqueux et volatil, aussi insaisissable qu'un savon en apesanteur et criblé de stridences électroniques. Il y a, enfin, le parti pris perturbant de Taburo Teshigawara de confier la narration à des danseurs, flanqués de leur double chantant, figés en bordure du plateau. Ou peut-être est-ce l'inverse, car, à plusieurs reprises, on ne sait plus qui dédouble qui, les chanteurs statiques étant parfois plus humains que les pantins aux gestes exacerbés.

Une grammaire très stricte de la ligne musicale, de la gestique et de la scénographie permet de se raccrocher au récit comme à des balises et de se laisser prendre à ce jeu de miroirs sans fin.
Matthieu Chenal

Repéré pour vous

38 auteurs pour un motel

C'est une jolie aventure éditoriale qui est née à La Neuveville (BE). Il s'y trouvait un motel des années 1950 à l'ambiance américaine qui s'est décrépi lentement. Jusqu'à ce que l'atelier de design Oï le transforme en un lieu de créativité. C'est alors que la comédienne Marianne Finazzi s'est mise dans la tête d'écrire 18 nouvelles, une sur chaque chambre de l'ancien motel.

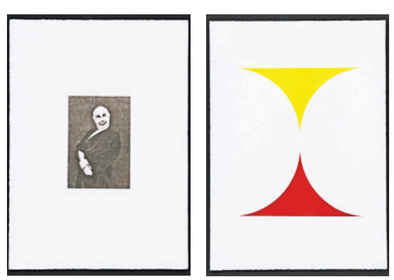
Après avoir essayé seule, elle s'est rendu compte de l'ampleur de la tâche et a commencé à chercher de l'aide. Au final, ce sont 37 nouvelles qui ont été réunies, deux par chambre plus la réception, avec une belle brochette d'auteurs, de Pascal Rebetez à Claude-Inga Barbey, de Thierry Romanens à Alphonse Layaz. C'est inspirant, un motel et ses mystères, à lire ce qu'ils ont inspiré, depuis les réminiscences de la scène mythique du rideau de douche de *Psychose* aux besoins de dératisation. **David Moginier**

«Motel 18»
Sur une idée de Marianne Finazzi
Ed. G d'Encre, 450 p.

L'ECAL imprime sa marque sur le Cabinet des estampes

Exposition
Entré en 2014 au Musée Jenisch, à Vevey, le fonds des estampes éditées par l'Ecole cantonale d'art témoigne de son souffle

Si particulière, si évolutive, la collection d'estampes de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL) en avait oublié d'écrire son histoire. Vingt ans d'histoire vécue, imprimée, éditée mais pas écrite! L'oubli est désormais réparé, dans une minibible recensant les œuvres des étudiants et artistes qui ont partagé ce goût de l'image imprimée, mais aussi sur les cimaises du Musée Jenisch, à Vevey, avec une exposition.



Parmi les œuvres de la collection: *Monsieur*, de Luc Andrié (à g.), et *L003V*, de Stéphane Dafflon (à dr.). CLAUDE BORNAND

Arrêt sur image, sur les images, entre autres, de Helen Marten, de Karim Noureldin, de Stéphane Dafflon, d'Olivier Saudan, de Fabrice Gygi, de Mai-Thu Perret, «Printmaking by ECAL», c'est aussi un arrêt sur des gestes à la fois didactiques et créatifs, une pause dans une collection qui ne cesse de s'enrichir, une coupe transversale de la création contemporaine. Pionnière en 1995, l'idée de Pierre Keller de lancer un programme d'éditions à l'ECAL a rencontré les envies de professeurs invités comme d'étudiants aujourd'hui plasticiens incontournables de la scène suisse. Certains ont vécu l'œuvre imprimé et l'expérience du multiple comme une parenthèse, d'autres comme une étape, d'autres comme le prolongement de leur travail, mais toutes les feuilles exposées à Vevey portent le même sceau de liberté et de détermination. «Faire entrer une collection dans l'histoire du musée, c'est un acte fort, note Stéphanie Serra, conservatrice adjointe au Musée Jenisch, c'est reconnaître un œuvre comme étant digne d'entrer dans l'histoire.»
Florence Millioud Henriques

Vevey, Musée Jenisch
Jusqu'au di 31 mai, ma-di (10 h-18 h)
Je 30 avril (18 h 30): Babel en concert
Rens.: 021 925 35 20
www.museejenisch.ch

En diagonale

«The Voice» est fromager
Finale Lilian, un jeune fromager franc-comtois, a remporté samedi soir la finale de la 4e saison de The Voice, télécrochet de TF1 qui a attiré 6,1 millions de téléspectateurs, soit 30% de part d'audience. Le jeune homme de 23 ans, poulain de Zazie, qui participait pour la première fois au jury de l'émission, a reçu 52% des votes du public. Pour la finale, les téléspectateurs étaient seuls à décider du sort des candidats. Il succède ainsi à Kendji Girac, vainqueur de l'édition 2014, qui a depuis rencontré le succès commercial avec son premier album de «gipsy pop». Avec cette victoire, Lilian a décroché un contrat chez Universal Music avec, à la clé, l'enregistrement d'un album. **AFP**